

Henri TOULOUZE

LA FORTUNE DE SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE DANS LES ÉCRITS FRANÇAIS DU MOYEN-ÂGE À NOS JOURS

Sainte Élisabeth de Hongrie trouve, dès le Moyen-Âge, une place importante dans la littérature française. De nombreuses « vies » lui sont consacrées, tant par des anonymes que par des poètes reconnus comme Rutebeuf. À partir du XV^e siècle, elle disparaîtra plus ou moins de la pensée des écrivains. Cependant, les moines hagiographes en conserveront la connaissance, surtout au XVI^e siècle. Il faut attendre le XIX^e siècle, avec l'œuvre magistrale du comte de Montalembert (1836), pour que l'intérêt se ravive. Cet ouvrage rencontrera un succès peu commun et sera réédité jusqu'à nos jours. À sa suite, de nombreux écrivains illustreront le sujet, mais sans apporter d'éléments nouveaux notables, à l'exception de Jeanne Ancelet-Hustache qui publiera en 1947 une somme essentielle très documentée, bien qu'elle n'ait pas le souffle de Montalembert.

Le comte Charles de Montalembert (1810-1870), co-fondateur, avec le père Lacordaire et Lamennais, du journal *L'Avenir*, est dès 1830 un membre influent, voire un des chefs de file au sein de l'Église, du mouvement du « christianisme social ». Très connu en France, il consacre en juin 1836 un livre édifiant à la vie de sainte Élisabeth de Hongrie, sous le titre : *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe (1207-1231)*.

Tout au long du XIX^e siècle, il va être un grand succès de librairie, connaissant une multitude de réimpressions ou de rééditions sous des formes différentes, en un ou plusieurs volumes, en petit format de poche ou en grand in-4°, richement illustré ou non.

Cet ouvrage est peu ou pas informatif sur le pays natal de la sainte, mais, pendant des décennies, il va faire beaucoup pour donner en France une image sympathique de la Hongrie. Ce pays mystérieux,

lointain, inconnu, dont la Maison royale compte trois princes canonisés et dont Élisabeth de la Maison des Árpád s'est donnée pour édifier l'Occident.

L'un des résultats de ce livre est que Montalembert est entièrement conquis par la Hongrie. Il s'y fait de nombreux amis, parmi lesquels l'écrivain et penseur politique József Eötvös, avec qui il entretient une correspondance suivie (Kont 1907). Il y effectue deux voyages, dont l'un avec sa femme, et il est reçu comme une personnalité éminente, amie de la Hongrie. Il est l'un des premiers artisans de la popularité de ce pays dans la France catholique de cette époque.

Les œuvres qui sont consacrées à la sainte hongroise sont innombrables et il est peu de saintes ou de saints, de grands hommes ou de puissants souverains, de héros ou d'héroïnes qui aient inspiré autant d'écrivains ou de poètes. Si l'on excepte les saints pères fondateurs de l'Église ou les saints politiques comme Jeanne d'Arc ou Louis IX, roi de France, il faut aller chercher des saints comme François d'Assise ou Antoine de Padoue pour en trouver qui aient plus souvent tenté la plume des écrivains.

Élisabeth a eu une vie courte mais bien remplie. Elle naît à Pozsony (Bratislava) en 1207. Fille du roi de Hongrie André II et de Gertrude de Méranie, elle est fiancée dès l'âge de quatre ans, selon la coutume du temps, avec Louis, le fils aîné du landgrave de Thuringe, Herman I. La cour de Thuringe est alors brillante, cultivée, et Élisabeth y reçoit une éducation soignée, dans le château de Wartburg, forteresse qui domine la ville d'Eisenach. Dès son enfance, elle manifeste une grande piété, un esprit de pénitence très poussé et un constant dévouement envers les pauvres, qu'elle appelle ses « plus chers amis ». En 1221, âgée de quatorze ans, elle épouse son fiancé, Louis IV, qui venait de succéder à son père, comme landgrave de Thuringe. À cette époque, les Frères mineurs nouvellement fondés, commencent à se répandre dans toute l'Allemagne et un certain frère Rüdiger d'Halberstadt rencontre la princesse et l'initie à l'esprit franciscain qui correspondait si bien à ses propres aspirations. En 1227, Louis IV part pour la V^e croisade, mais tombe malade avant de s'embarquer et meurt à Brindisi. Ses ossements furent rapportés en Thuringe.

Élisabeth, veuve à vingt ans et mère de trois enfants, souffre cruellement de ce deuil et se réfugie dans la prière et les œuvres charitables. Les frères de Louis, qui désirent le pouvoir, accusent Élisabeth

de négliger les affaires de l'État et de dissiper les biens du royaume au profit des pauvres. Ils réussissent à la destituer de sa charge de régente et à la chasser du château avec ses enfants. Elle trouve refuge auprès de son oncle, l'évêque de Bamberg. Peu après, elle décide de se consacrer totalement à la prière et aux bonnes œuvres et se met sous la direction spirituelle de son confesseur, Conrad de Marburg. Après avoir assuré l'avenir de ses enfants, elle revêt l'habit des pénitents (ce n'était pas encore le Tiers-Ordre de saint François). Elle utilise les revenus de son douaire pour la construction et la gestion d'un hôpital à Marburg, l'hospice Saint-François, et vit dans la pauvreté, la prière et l'assistance aux pauvres et aux malades. Conrad de Marburg lui ayant interdit de demander l'aumône, elle doit travailler aussi pour assurer sa subsistance.

Épuisée par les malheurs, les fatigues et les mortifications, elle meurt à peine âgée de vingt-quatre ans, le 17 novembre 1231. Le pape Grégoire IX la canonise en 1235 et l'on construit une magnifique basilique sur son tombeau qui voit accourir de nombreux pèlerins.

L'histoire de sainte Élisabeth dans la littérature française ne commence pas avec le livre de Montalembert. Celui-ci marque seulement une étape essentielle, comme nous le verrons plus loin. Il s'appuie sur une longue tradition de relations entre les écrivains français et la sainte.

Jusqu'aux travaux de M^{me} Ancelet-Hustache, dans les années quarante du XX^e siècle, tout ce que l'on savait en France sur Élisabeth provenait de l'ouvrage de Montalembert.

1. DU MOYEN-ÂGE AU XVIII^e SIÈCLE

Dès le milieu du XIII^e siècle, quelques années après sa mort, la dévotion envers Élisabeth de Hongrie part d'Allemagne et se répand bientôt dans toute l'Europe chrétienne, aidée en cela par la puissante parenté de la sainte. La France ne reste bien sûr pas à l'écart de ce phénomène.

Le sire de Joinville, l'historiographe officiel de la Cour, raconte dans sa *Vie de saint Louis*, au sujet de la reine Blanche :

Et si servoit a la royne le comte de Bouloingne, qui puis fu roy de Portingal, et le bon comte Huel de Saint Pol et un allemant de l'aage de XVIII. Ans que en disoit que il avoit esté filz saint Helisabeth de Thuringe, dont l'en disoit que la royne Blanche le besoit ou front par devociens pour ce que ele entendoit que sa mere l'i avoir maintes fois besié.

Le service de la reine était assuré par le comte de Boulogne, qui fut depuis roi de Portugal, et le bon comte Hugues de Saint-Pol, et un Allemand âgé de dix-huit ans, dont on disait qu'il était le fils de sainte Élisabeth de Thuringe ; on disait que la reine Blanche lui baisait le front par dévotion, en pensant que sa mère lui avait bien souvent baisé. (Joinville 1868, pp. 48-49, § 96).

Ce jeune Allemand n'était autre qu'Hermann II, landgrave de Thuringe (1231-1241), fils d'Élisabeth, qui, suivant les habitudes des jeunes nobles et renouant la tradition des landgraves, allait sans doute auprès des princes étrangers pour s'initier aux mœurs courtoises. Or la Maison de France était la plus réputée d'Europe.

Au Moyen-Âge, nous connaissons quatre biographies rimées en vieux français et une en latin traduite en français dès le début du XIV^e siècle, dont se sont à leur tour inspirés les divers compilateurs.

Les poètes, comme il était naturel, ont consacré d'innombrables œuvres à la grande sainte du Moyen-Âge. Il est à remarquer que la sainte dont l'Allemagne se glorifie fut d'abord chantée par un Français, le trouvère Rutebeuf.

Celui-ci est le premier, avant les Allemands ou les Hongrois, à mettre en vers la vie et les légendes de sainte Élisabeth de Hongrie, au milieu du XIII^e siècle.

On sait peu de choses sur celui qui fut l'un des premiers poètes français. On ne connaît pas sa date de naissance, on pense qu'il disparaît vers 1285. Il était peut-être Champenois. Sa langue est plutôt une langue de l'Île-de-France mais avec des traits champenois caractéristiques, mais qu'est-ce qui relève directement du poète et que peut-on attribuer aux copistes ?

Il est l'auteur de cinquante-six œuvres. Parmi celles-ci, *La vie de Sainte Elysaabel* est un long poème de 2032 octosyllabes. Rutebeuf l'écrivit entre 1258 et 1270 à la demande d'Erart de Lezennes pour la reine Isabelle de Navarre : il nous l'indique de façon fort claire dans deux passages de son ouvrage :

v. 16	<i>Por cui j'enpraing ceste besoigne</i>	Celle pour qui j'entreprends cette tâche,
v. 17	<i>Ysabiaus, fame au roi Thiebaut</i>	Ysabeau, femme du roi Thibaud
v. 2011	<i>Messire Erars la me fist faire,</i>	Monseigneur Erart de Lezennes
v. 2012	<i>De Lezignes, et toute traire</i>	me l'a fait faire et traduire tout entier
v. 2013	<i>De latin en rime fransoise</i>	du latin en vers français ¹

Erart de Lezennes, arrière-petit-fils du chroniqueur des croisades, Geoffroy de Villehardouin, était à cette époque chanoine d'Auxerre. Il devient plus tard évêque de cette ville. Isabelle, fille de saint Louis, était la femme du comte de Champagne Thibaut V, deuxième roi de Navarre, le fils de l'illustre trouvère Thibaut de Champagne. Née le 18 mars 1242, très pieuse, mariée à treize ans, veuve à vingt-huit ans, elle revêt l'habit des Mineurs. Devant la similitude des deux vies, on conçoit qu'Erart de Lezennes ait voulu lui présenter l'exemple de sainte Élisabeth de Hongrie. L'étude de cette œuvre et des autres travaux de Rutebeuf, la chronologie de l'existence d'Isabelle et d'Erart font dire au médiéviste Michel Zink, dans la présentation de la *Vie de sainte Élisabeth*, qu'elle a sûrement été écrite vers 1264. Il est intéressant de noter la ressemblance des prénoms Élisabeth (Elysabel en ancien français) et Isabelle. Pour écrire sa vie rimée Rutebeuf emprunte au *Libellus*, un ouvrage anonyme écrit avant 1241² sur la base de la déposition des servantes. Rutebeuf ne semble pas connaître les quelques vies déjà écrites³.

Un autre récit anonyme, dont il n'existe qu'un seul manuscrit, paraît à Bruxelles. Il date de la fin du XIII^e siècle ou du début du XIV^e

¹ Traduction de Michel Zink, in Rutebeuf : *Œuvres complètes*, Paris, 1990, T. 2, pp. 115-225 (Classiques Garnier).

² *Libellus de dictis quatuor ancillarum S. Elisabethae sive examen miraculorum elus...*, *Scriptores rerum germanicarum, praecipue Saxoniarum...* edidit Jo. Burchardus Menckenius, T. II, Lipsiae, MDCCXXVIII, pp. 2007-2034.

³ Il existe deux *Vita sanctae Elisabeth* en ce début du XIII^e siècle : Césaire d'Heisterbach, *Vita sanctae Elisabeth*, publié par Albert Huyskens, *Quellenstudien zur Geschichte der hl. Elisabeth, Landgräfin von Thuringen*, Marburg, 1908 ; *Vita sanctae Elisabeth, landgraviae Thunrigiae, auctore anonymo, nunc primum in lucem edita*, éd. P. Diodorus Henniges, O.F.M : *Archivum Franciscanum Historicum*, II, Quaracchi, 1909, pp. 240-268.

siècle. C'est un long poème en couplets de près de mille octosyllabes, écrit par un poète picard⁴. Ce dernier utilise l'épître adressée par Conrad de Marburg au pape Grégoire IX et la *Vie de sainte Élisabeth* écrite entre 1289 et 1297 par Thierry d'Apolda, dominicain d'Erfurt. C'est dans son œuvre que la fin du Moyen-Âge et les siècles suivants ont puisé la majeure partie de leurs connaissances sur Élisabeth.

Ce poème anonyme picard a été réutilisé en partie par Robert de Clambigneul, littérateur du XIV^e siècle. On ne sait rien de celui-ci, ni sur sa vie, ni sur le reste de son travail, si ce n'est qu'il n'a fait là qu'une œuvre de compilateur sans originalité, tirant sa matière des diverses Vies latines et empruntant surtout des passages entiers (531 vers) au poème anonyme. Clambigneul cite des sources latines mais ne mentionne pas le poème français. Les deux passages s'imbriquent très mal avec le reste.

Une quatrième Vie d'Élisabeth fut composée en Angleterre vraisemblablement à la fin du XIII^e siècle par Nicole Bozon. Il nous est connu par sa fécondité littéraire. C'était un franciscain anglais du premier tiers du XIV^e siècle (son existence est attestée entre 1320 et 1350), qui résidait probablement dans la région de Nottingham. Il a écrit en français (anglo-normand), langue littéraire de l'Angleterre de l'époque. Ce texte en octosyllabes fait partie d'une série de onze courtes vies de saints et de saintes. Pour l'écrire, comme la *Légende dorée*, il suit d'assez près le *Libellus* et son texte diffère beaucoup de la vie écrite par Rutebeuf ainsi que de celle de l'anonyme (manuscrit de Bruxelles) et de son « plagiaire » Robert de Clambigneul. Sa vie de sainte Élisabeth comporte 414 vers. Nicole Bozon s'applique à mettre en lumière sept miracles, les éléments biographiques ne lui servant qu'à les relier entre eux. Il est à noter que Nicole Bozon, qui pourtant a l'intention de glorifier Élisabeth par ses miracles, ne parle pas du miracle des roses. Ce dernier ne fait pas encore pleinement partie, à cette époque, du légendaire de la sainte.

Nous retrouvons à nouveau sainte Élisabeth, d'ailleurs en compagnie de saint Martin, trait d'union entre la France et la Hongrie, dans la célèbre *Légende dorée*. Cette œuvre, connue dans plus de mille

⁴ Les références complètes des œuvres sur sainte Élisabeth sont données dans la bibliographie en fin d'article.

manuscripts en de nombreuses langues, relève de notre étude, car la compilation de Jacques de Varazze ou Voragine, archevêque de Gènes, la *Legenda aurea*, monument de la culture latine du Moyen-Âge, connu plusieurs traductions françaises dès le Moyen-Âge. Elle fut mise en français au XIV^e siècle par Jean Belet. Cette traduction conservée par les manuscrits 183, 185 de la Bibliothèque nationale et du British Museum (Additional 6524), servit de base aux imprimés de 1483, 1484 et 1487. La traduction de Jean de Vignay, réalisée entre 1333 et 1346, sur commande de Jeanne de Bourgogne, veuve du roi Philippe VI, eut apparemment encore plus de succès, si l'on en juge d'après le nombre de manuscrits conservés (une vingtaine). Cette traduction, révisée par Jean Batallier, fut imprimée pour la première fois en 1476 et pour la dernière fois en 1997. Parmi les autres traductions, certaines bénéficient d'attributions, d'autres se révèlent anonymes. Il en est résulté l'apparition de morceaux choisis dispersés dans de nombreux manuscrits et ouvrages divers.

On connaît par ailleurs, dans les archives ici ou là, six versions anonymes en prose française, échelonnées du XII^e au XV^e siècle et toutes inédites, à ce jour.

Les hagiographes ne privilégient pas toujours servilement les critères de sainteté reconnus officiellement par l'Église. Soucieux d'adapter leur enseignement aux exigences du siècle, ils font parfois de leurs récits le support d'une réflexion politique et sociale. Ainsi Rutebeuf s'interroge, dans sa *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie*, de même que dans ses poèmes de croisade, sur la conciliation entre l'idéal d'une existence consacrée et l'observation des devoirs mondains.

Louis Karl, qui a édité Nicole Bozon et le poète anonyme picard, attribue aussi à la popularité de sainte Élisabeth l'intérêt que porte la France du Moyen-Âge à la Hongrie et aux Hongrois, et la place que ces derniers occupent dans de nombreuses chansons de geste, ce dont nous doutons. Compte tenu de cet intérêt important révélé par le nombre de textes au Moyen-Âge, on peut penser que la vie d'Élisabeth aurait fait un beau sujet pour un mystère. Il est surprenant qu'aucun texte de ce genre ne nous soit parvenu, mais nous avons la preuve, de façon indirecte, que l'histoire de la sainte a inspiré au moins un auteur dramatique du Moyen-Âge, dont le nom et l'œuvre sont perdus. Les comptes de la cour de Hesse mentionnent en effet

qu'à Pâques 1481, une troupe de Marbourg a joué devant Anne, épouse du landgrave Henri III, un *Jeu d'Élisabeth*, sans que nous sachions quelle source a suivi son auteur et quels épisodes de sa vie il a évoqués dans son œuvre⁵. Un jour, peut-être, les progrès de la recherche combleront ce vide dans notre connaissance.

Jusqu'au XV^e siècle, Élisabeth reste, dans le champ de pensée des poètes, un sujet d'importance, mais à partir de cette époque elle est pour longtemps exclue de leurs écrits. Il faut vraiment entrer dans le cœur des textes pour trouver sa présence, comme dans le cas d'une œuvre d'un religieux franciscain, Philippe Bosquier de Mons⁶. Sainte-Beuve nous le présente de la façon suivante :

Un Philippe Bosquier de Mons, religieux franciscain, publie en 1588, sous le titre de *tragédie nouvelle dite le petit rasoir des ornemens mondains*, une espèce de mystère en cinq actes et en vers, où toutes les unités sont violées. Le bon moine y attribue les maux qui affligent les Pays-Bas au luxe et à la galanterie des *bragards pompeux* et des *dames pompeuses*. Dans sa pièce, les trois personnes de la trinité, sainte Élisabeth de Hongrie, le prince Alexandre de Parme. (Sainte-Beuve 1828, p. 239)

Élisabeth n'est plus qu'un personnage secondaire, mais elle conserve un rôle positif.

Il faut attendre le XIX^e siècle, après les troubles de la Réforme et de la guerre de Trente Ans, après les Lumières et le classicisme, pour que son histoire recommence à intéresser la littérature.

Jusque-là, quand même, l'intérêt est assuré par les bons moines hagiographes. C'est notamment le rôle joué par le père Apollinaire de Valognes ou le père Archange. Ces moines sont plus soucieux du bien des âmes de leurs ouailles que de poésie et d'art. Il ne faut pas non plus chercher dans leurs ouvrages un quelconque souci de vérité historique. Ils se copient l'un l'autre, enrichissant à chaque fois la part du miraculeux, mettant un brouillard de plus en plus dense sur la

⁵ Cf. Césaire d'Heisterbach, *Op. cit.* (note 3), notes p. XXVIII.

⁶ BOSQUIER Philippe (1561-1636), *Tragoedie nouvelle, dicte Le petit rasoir des ornemens mondains en laquelle toutes les misères de nostre temps sont attribuées tant aux hérésies qu'aux ornemens superflus du corps* composée par F. Philippes Bosquier,..., éd. imprimerie de C. Michel, Mons, 1589, fig. sur bois, in-8°.

réalité de la vie d'Élisabeth. Si cela entretient la flamme et permet de maintenir bien vivante l'image et le respect de la sainte, cela n'apporte rien à la connaissance de sa vie, bien au contraire.

En 1607, ils sont tout de même devancés par Pierre Matthieu, historiographe d'Henri IV. Il est le premier à reprendre le flambeau du Moyen-Âge. Il dédie à Madame Élisabeth, première fille de France, une vie d'*Élisabeth, fille du Roy de Hongrie*. La similitude des prénoms a sûrement favorisé son choix.

Pour sa part, le révérend père Apollinaire de Valognes, en 1645, écrit une vie de *Sainte Élisabeth, Fille du Roy de Hongrie, duchesse de Thuringe, première religieuse du Tiers Ordre de Saint François*. Elle sera rééditée en 1660.

Le XVII^e siècle verra encore deux autres vies paraître, dont celle du franciscain, le père Archange. Le *Journal des scavans*, en 1693, la présente de la façon suivante :

Les vertus de Sainte Elisabeth, fille d'André Second Roi de Hongrie, ont été célébrées par plus de cent auteurs. Ce qu'ils ont écrit de plus merveilleux a été recueilli par le P. Archange Pénitent du tiers ordre de Saint François, rédigé en vingt livres, avec cette Protestation, qu'il ne prétend point donner aux faits extraordinaires qu'il rapporte plus de créance qu'en méritent ceux de qui il les a tirez.

Dans le cadre des livres édifiants, la vie de sainte Élisabeth tient une place non négligeable en France. En Allemagne, à la même époque, en raison de la Réforme, le silence est total. Il faut considérer — et c'est peut-être un élément de réponse pour expliquer le nombre important d'ouvrages après une période très pauvre en ce domaine — que ce siècle est considéré par les historiens comme le siècle d'or des relations franco-hongroises.

Dans le contexte géopolitique de l'Europe du XVII^e siècle, la question hongroise est un sujet d'intérêt important dans la presse française de l'époque. L'opinion publique jugeait la plupart du temps la question des alliances avant tout du point de vue religieux. Mais, la manipulation de l'opinion faisant partie de l'art de gouverner, l'historien Béla Köpeczi remarque :

La question hongroise devient un des thèmes controversés de la presse de l'époque, d'autant plus que Louis XIV appuyait en Hongrie les protestants, tandis qu'il les persécutait dans les Cévennes. Les Mécontents hon-

grois, et parmi eux les protestants, sont les alliés de la Porte non seulement contre l'Autriche, mais aussi contre la Hollande et l'Angleterre. La France, qui les aide contre l'Autriche et ses alliés, favorise de cette façon les Turcs, ennemis des chrétiens. Le roi de France est l'incarnation même de l'absolutisme, mais en Hongrie il appuie des rebelles contre leur souverain légitime. (Köpeczi 1983, pp. 9-10).

Bethlen, Zrinyi, Thököly, les Rákóczi deviennent, à leur corps défendant, des héros de toute une série d'ouvrages, de brochures, d'opuscules, voire de romans. Le rôle de Bethlen pendant la guerre de Trente Ans, les guerres ou les escarmouches contre les Turcs, la reprise de Bude (Buda), les conjurations, le soulèvement de Thököly, la guerre d'Indépendance de Rákóczi sont connus dans les moindres détails (Köpeczi 1971).

Par exemple, l'opinion française suit au jour le jour dans la presse la lutte du prince Gábor Bethlen, puis les aventures du comte de Sérin (Nicolas Zrinyi). Les exploits de quelques Français engagés plus ou moins officiellement auprès de Rákóczi sont relatés.

Aussi le XVII^e siècle apparaît-il comme le siècle d'or des relations entre les deux pays. Ignace Kont, dans les *Mélanges Picot*, ajoute pourtant pour tempérer l'enthousiasme : « Il est cependant peu probable que les savants français aient eu des notions bien exactes sur l'idiome oriental que parlait le peuple qui avait excité leur intérêt. » (Kont 1913, p. 471).

Le XVIII^e siècle, marqué par les philosophes et la Révolution française, sera très différent. Après le compromis de Szathmár de 1711 entre les Habsbourg et les Ordres hongrois, la Transylvanie ne joue plus un rôle indépendant. La France continue, pendant un temps, à se souvenir un peu de la Hongrie, puis, après le rapprochement effectué avec l'Autriche, on n'en parle plus ou presque.

En 1813, la revue française *Mercurie étranger*, sous la plume de Charles de Bérony, pseudonyme de Jean-Charles de Besse, publie une étude intitulée « Notions préliminaires sur l'origine, la langue et la littérature des Hongrois ». L'auteur déclare : « Aussi longtemps que la France et l'Allemagne ont regardé la Hongrie comme le boulevard de la chrétienté, elles se sont intéressées à toutes les guerres et à tous les événements politiques de ce pays, mais peu à peu elles la perdirent de vue et finirent par la regarder comme une province de l'Autriche. » (Bérony 1813, t. I, p. 175, note 2).

Cet éloignement rejaillit aussi sur l'intérêt porté à notre sainte. Si l'on excepte quelques pages se rattachant à la tradition du siècle précédent, en 1718, dans l'*Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires* du père Helyot⁷ ou dans quelques sermons publiés, il ne paraît rien sur sainte Élisabeth, ou du moins rien qui n'ait passé la barrière du temps.

2. L'ŒUVRE FONDAMENTALE DE MONTALEMBERT

Quand le romantisme eut donné au public le goût du Moyen-Âge, sainte Élisabeth redevint, en grande partie grâce au livre de Montalembert, une figure familière.

Ainsi, il est caractéristique que, le 22 juillet 1844, soit huit ans après la première édition de ce livre, un théâtre populaire comme l'Ambigu-Comique, à Paris, représente pour la première fois *Le Miracle des Roses, drame en seize tableaux par MM. Antony Béraud et Hippolyte Hostein*. Ce dernier explique dans ses mémoires le choix d'un tel sujet et l'influence du livre de Montalembert :

(...) Et, par exemple, vous rappelez-vous la légende de sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe ?

Oui... je crois : j'ai vu chez les marchands d'estampes de grands dessins représentant une belle femme en costume du moyen âge ; elle paraît effrayée ; elle fait voir à un guerrier couronné son manteau rempli de roses. Il s'agit, n'est-ce pas, de sainte Élisabeth ?...

Et du miracle des roses ; oui. Voilà tout ce que vous en savez ?

Mais...

Allons, mon cher ignorant, me dit l'abbé, qui était allé prendre dans sa bibliothèque deux petits volumes ; tenez, instruisez-vous. Lisez cet admirable récit de M. de Montalembert ; étudiez avec soin la magnifique intro-

⁷ HELYOT Pierre (en religion le père Hippolyte) (1660-1716), *Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires et des congrégations séculières de l'un et de l'autre sexe qui ont été établies jusqu'à présent...* continuée par le P. M. Bullois, publiée par J.-B. Coignard, Paris, 1714-1719, 8 vol. pl., in-4°. Sur sainte Élisabeth, voir le tome VII (5^e partie qui comprend les ordres de Saint François et autres qui ont des règles particulières), 1718, pp. 287-293.

duction qui précède la biographie de notre sainte, et si ensuite, ajouta-t-il en souriant, vous ne vous sentez pas assez inspiré par le sujet pour composer un drame émouvant, c'est que vous êtes le plus pitoyable des auteurs dramatiques. (Hostein 1878, pp. 24-25).

On n'imagine guère mélodrame plus mélodramatique : conspirations, traître, rapt d'enfant, jeune homme aux sentiments nobles amoureux d'Élisabeth, coups de tonnerre, incendie éteint par un lac qui déborde, cachot, cimetière, clair de lune... Louis, de retour des Croisades, après un suicide manqué, devient lépreux. Élisabeth le soigne sans le reconnaître d'abord.

Mais il fallait bien mettre en scène le « Miracle des roses ». Quand le traître va prendre sur le fait Élisabeth pour avoir enfreint la loi en apportant des vivres à celui qui doit demeurer à l'écart du monde, les fleurs sortent des plis de sa mante. Tout est bien qui finit bien, évidemment. Pour invraisemblable que soit une telle élucubration, elle n'en demeure pas moins typique, exemplaire même. Malgré leur mépris parfait de la vraisemblance et de la réalité, Hostein et Béraud ont été contraints de respecter deux données irréfutables de la vie d'Élisabeth : sa charité et l'amour réciproque des deux époux. Le théâtre, jusqu'à aujourd'hui, connaîtra beaucoup d'autres tentatives plus ou moins heureuses.

C'est sur ce terreau déjà très fertile, même s'il est très contrasté, qui va du Moyen-Âge au XIX^e siècle, que la *Vie de sainte Élisabeth* par Charles de Montalembert paraît en juin 1836.

Charles-Forbes-René de Montalembert a vingt-six ans, à ce moment-là. Dès son adolescence, en réaction à son milieu, il se montre catholique fervent, voire militant. Après un voyage en Italie, il s'arrête à Munich en août 1832, puis revient un an après et ne cesse de voyager en Allemagne jusqu'à la fin de l'année 1834. Il fréquente les milieux intellectuels allemands épris de romantisme : Brentano, Schelling... Dans le même temps, les frères Grimm s'illustrent en mettant au jour les monuments de l'antiquité germanique et en publiant les contes populaires qui firent leur célébrité. Exhumés par des érudits, philologues en général, les vieilles épopées, le minnesang, les poèmes du Moyen-Âge, les œuvres mystiques passionnaient les lecteurs. Le projet de Montalembert ne pouvait trouver terreau plus favorable que celui-là. La passion des guerres napoléoniennes s'était déjà estompée

et le jeune Montalembert pouvait, sans crainte de grandes polémiques, faire l'éloge du peuple allemand.

C'est en pleine crise du journal *L'Avenir*, lors d'un voyage en Allemagne, que l'idée lui vint d'écrire cet ouvrage. Il le raconte lui-même dans son introduction :

Le 10 novembre 1833, un voyageur arriva à Marbourg (...) il s'y arrêta pour étudier l'église gothique (...) Cette basilique porte le nom de Sainte-Élisabeth, (...) L'étranger parcourut ses vastes nefs (...) Il vit adossée à un pilier la statue d'une jeune femme en habits de veuve (...)

On dit au voyageur que c'étaient là des traits de la vie de sainte Élisabeth, souveraine de ce pays, morte il y avait six siècles (...) L'étranger (...) reprit sa course solitaire ; mais un doux et triste souvenir de cette sainte délaissée, dont il était venu, pèlerin involontaire, célébrer la fête oubliée, ne le quitta plus, il entreprit d'étudier sa vie ; (...) Ce sont les fruits de ces longues recherches, de ces pieux pèlerinages, que renferme ce livre.⁸

Inlassablement, il parcourt, dans tous les sens, cette région de la Thuringe qui a vu vivre et mourir la future sainte, ne négligeant aucun village, aucun château, aucun monastère, séjournant dans les lieux où elle-même avait séjourné. Le Père Lacordaire souligne ce travail dans une lettre à Foisset : « Quel siècle que celui où un jeune homme de vingt-six ans, pair de France, maître de son temps et de sa fortune, emploie trois ou quatre années de recherches et de voyages pour écrire la vie d'une sainte, sans aucun déguisement humain. » (Lacordaire 2001).

Dès 1834, il commence à rassembler les matériaux accumulés et entame l'écriture. Il termine le livre en décembre 1835. Celui-ci verra le jour en juin 1836.

Montalembert avait eu une sœur, morte à l'âge de quinze ans, à laquelle il était très attaché et qui se prénomma aussi Élisabeth. Il lui dédicaça son œuvre. De plus, quelques mois après la parution de son livre, il épousa une jeune Belge, Anne-Marie de Mérode, fille du comte Félix de Mérode, l'un des partisans les plus actifs de la Révolution belge de 1830. Les Mérode seraient les descendants par les femmes de la seule enfant d'Élisabeth ayant laissé une postérité. La

⁸ Ouvrage cité dans la bibliographie, 8^e éd. Ambroise Bray, Paris, 1859, Paris, pp. 1-5.

recherche est encore à affiner en ce domaine. Cela fit dire à son biographe, le révérend père Lecanuet : « Ainsi par une douce et providentielle récompense, la sainte réservait à son historien la main de son arrière-petite-fille. »

Cet ouvrage marque une étape importante dans le renouveau d'une hagiographie par trop déconsidérée à cette époque. Le grand médiéviste Léon Gautier, dans sa préface à l'édition de luxe de 1880, le souligne fortement. Je résume sa pensée. Montalembert montre que l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie* apportait à la France et au monde, en 1836, trois notions complètement oubliées, « celles de l'art chrétien, du véritable Moyen-Âge et du miracle ». À partir de l'apparition de ce beau livre, l'art chrétien est « compris, respecté, aimé », le Moyen-Âge est « mieux aimé et plus sagement jugé », les catholiques prennent goût à la lecture de la vie des saints « et le surnaturel n'y est plus pour eux une occasion d'étonnement ou de scandale ».

Le père Lecanuet, fait remonter à cette œuvre les débuts de l'hagiographie moderne et la rapproche du *Génie du christianisme* (Lecanuet 1895). Mais aujourd'hui encore, quand on veut se documenter sur sainte Élisabeth, on se sert, bien sûr avec précaution, de Montalembert, alors que, sur la question des origines chrétiennes, on ne prend pas ses références dans Chateaubriand.

Montalembert a écrit une sorte d'hymne avec toutes les louanges qui s'y rattachent. En catholique fervent, il a voulu avant tout faire œuvre de foi et son livre vise à rehausser le prestige de l'amour chrétien, peu mis à l'honneur dans les décennies précédentes. C'est un véritable cantique à la gloire de la sainte, mais sur lequel on peut émettre quelques réserves quand on se place strictement du point de vue de l'histoire. Le jeune Montalembert avait pensé faire œuvre d'historien, mais, sans prédisposition et sans formation véritable, il ne sait pas faire le tri critique dans la masse de renseignements qu'il recueille. Quand on regarde les ouvrages historiques de l'époque, on s'aperçoit que Montalembert ne détonne pas. N'est pas Michelet qui veut ! Jeanne Ancelet-Hustache, auteur elle aussi d'une *Sainte Élisabeth de Hongrie* qui paraît en 1946 aux Éditions franciscaines, remarque :

Tous les textes que les siècles passés lui ont légués sur « la chère sainte Élisabeth » lui paraissent dignes d'être cités comme l'expression de

la vérité. S'il avait eu l'envie d'user de sens critique à leur égard, il l'eût repoussée comme une tentation. Il met sur le même plan un document capital, essentiel, comme la déposition des servantes pour le procès de canonisation, et le poème de Rutebeuf ou les textes de Johannes Rothe qui ne datent que du XV^e siècle.⁹

Le livre de Montalembert avait tout pour plaire en ce dix-neuvième siècle bouillonnant. Le sujet, le style, voire la flamme qui l'animait, la personnalité connue et appréciée de l'auteur se conjuguèrent. Il connut un succès énorme et eut une influence non négligeable sur ses contemporains.

Le grand critique littéraire Sainte-Beuve consacre le 15 janvier 1837 un article à l'ouvrage de Montalembert. Il est très favorable, ce qui n'était pas donné d'avance quand on connaît la plume acérée de Sainte-Beuve. Le portrait qu'il dresse de l'auteur à travers sa découverte de sainte Élisabeth est très positif :

Très jeune, plein de foi, d'abord un des collaborateurs de l'Avenir, et disciple de M. de Lamennais, après s'être dévoué avec noblesse, puis s'être séparé avec simplicité, il alla passer deux ans de réflexion, de douleur et d'étude en Allemagne. (...) Dès ce moment, études, voyages sur les traces de la sainte, manuscrits à consulter, renseignements et traditions populaires à recueillir, l'auteur fervent ne négligea rien ; il embrassa cette chère mémoire ; il se fit le desservant, après des âges, de cette gloire séraphique oubliée. Il voulut, en elle, relever aux regards l'exemple adorable de ces figures accomplies du XIII^e siècle, grandes et humbles, et la placer dans une perspective heureuse entre saint François et saint Louis. Il suffit de jeter les yeux sur le magnifique volume, sur le luxe typographique et l'étendue des pages, sur les dessins qu'il renferme, pour voir que l'intention de l'auteur a été complète, qu'il n'a rien ménagé à son offrande, et qu'il a voulu que le beau, en cette image, ne fût pas séparable du saint. (Saint-Beuve 1870, pp. 426-427, reprise de l'article du 15 janvier 1837, accompagné d'une polémique épistolaire postérieure entre les deux hommes).

Des œuvres littéraires comportent des allusions plus ou moins détaillées à sainte Élisabeth. C'est le cas, notamment, d'*Aurélia* de Gérard de Nerval :

⁹ Ouvrage cité dans la bibliographie, p. 12.

Ce fut alors que j'eus un rêve singulier. — Je vis d'abord se dérouler comme un immense tableau mouvant la généalogie des rois et des Empereurs français, — puis le tronc féodal s'écroula baigné de sang. Je suivis dans tous les pays de la Terre les traces de la prédication de l'Évangile. Partout en Afrique, en Asie, en Europe, il semblait qu'une vigne immense étendît ses surgeons autour de la terre. Les dernières pousses s'arrêtèrent au pays d'Élisabeth de Hongrie.¹⁰

D'ailleurs, Gérard de Nerval se trouva de nouveau, de façon indirecte, aux côtés de sainte Élisabeth. Le chercheur littéraire belge Michel Brix relève dans le *Bulletin baudelairien* :

Une polémique littéraire mêla aussi, en 1844, le nom de Gérard à ceux des partisans de l'idéal païen. (...) Les 28 juillet et 6 août 1844, le *Journal des Débats* fit paraître un long compte rendu de l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, que Charles de Montalembert avait publiée en 1836 et qui connaissait, en 1844, les honneurs d'une quatrième édition. Les deux articles des *Débats*, dus à Paul Gaschon de Molènes, adoptent le ton de la polémique et blâment en particulier certains passages de l'« Introduction » de Montalembert. Celui-ci affirmait que le treizième siècle était un âge poétique supérieur, où le sentiment de la nature ne se trouvait pas entravé par les « pédantes nomenclatures » que véhiculent les souvenirs du paganisme. (Brix 1991, pp. 84-85).

Dans son développement, le critique du *Journal des Débats*¹¹ cite, sans le nommer, un poète voyageur que le journal *Le Correspondant*¹², quelque temps plus tard, sous une plume anonyme, identifiera à Gérard de Nerval sans que la critique, même aujourd'hui, puisse trouver dans l'œuvre nervalienne le passage incriminé. Jules Barbey d'Aurevilly en donne un autre exemple. Dans son *Memorandum Premier* (son journal mémoire), il note en décembre 1836 : « J'ai une immense lecture à faire (*l'histoire de sainte élysabeth de Hongrie*, par Montalembert) et je clos ici mon journal. Saint-Sauveur-Le-Vicomte, 15 décembre. » (Barbey d'Aurevilly 1979, p. 86).

¹⁰ NERVAL Gérard de, « Aurélia », *Œuvres complètes*, Paris : Gallimard, 1989, T. III, p. 754 (Bibliothèque de la Pléiade).

¹¹ 28 juillet 1844.

¹² 2^e quinzaine d'août 1844, p. 575.

Montalembert, à côté de son œuvre principale, réunit et préface un recueil de documents concernant sainte Élisabeth, ainsi qu'une édition simplifiée, pour un public populaire, chez Mame, l'éditeur de livres religieux de Tours.

Les traductions de l'ouvrage de Montalembert, dans de nombreuses langues, se succédèrent de manière rapprochée. Le rôle toujours croissant que Montalembert joua dans l'histoire du catholicisme français fit beaucoup pour la popularité de l'œuvre. La popularité de sainte Élisabeth de Hongrie y gagna, rendant son nom inséparable de l'auréole de légende que Montalembert avait créée autour d'elle.

3. DE MONTALEMBERT À NOS JOURS

Dans les décennies qui suivirent la sortie du livre de Montalembert, un grand nombre d'auteurs se frottèrent aussi au sujet. Il faut bien dire que l'ensemble est assez insignifiant. Hagiographies, livres de piété, livres pour la jeunesse se succèdent. Aucun d'entre eux, n'est le résultat d'une recherche originale ou ne possède de grandes qualités littéraires. Leur intérêt est que, par leur nombre — hormis les ouvrages de Montalembert, une bonne vingtaine d'ouvrages, à ma connaissance, paraissent entre le début du XIX^e siècle et 1939 —, ils pénètrent les foyers et contribuent à la connaissance de sainte Élisabeth. De plus, certains d'entre eux sont réédités dans des éditions populaires bon marché.

Parmi tous ces auteurs, trois méritent d'être cités.

Tout d'abord, l'abbé Antoine Saubin publie, en 1902, un livre de piété : *Sainte Élisabeth de Hongrie*. Il obtient une critique assez favorable dans la *Revue des questions historiques*, en général peu attentive à ce genre de livre : « Il n'a pas la prétention d'élever un monument à côté du chef-d'œuvre que Montalembert a donné au monde ; (...) c'est avant tout un livre de piété, destiné à exciter chez les tertiaires le zèle pour illustrer leur illustre patronne. »¹³

On revient toujours à Montalembert.

¹³ *Revue des questions historiques*, Paris, 1903, T. II, p. 644.

Le personnage d'Émile Horn est plus intéressant. Hongrois d'origine, il va, dans la communauté hongroise de Paris, jouer un rôle éminent pour défendre et illustrer son pays, dans la dernière moitié du XIX^e et le début du XX^e siècle. Il se fait tout d'abord un nom comme traducteur du romancier Jókai et de quelques autres. Mais c'est surtout la traduction et la présentation de l'œuvre de Kálmán Mikszáth qui va mobiliser son énergie à la fin du siècle. Ses écrits religieux sont nombreux. Son but est de faire connaître au public français cet aspect de la civilisation hongroise. Il écrit par exemple une biographie du premier roi de Hongrie, *Saint Étienne, roi apostolique de Hongrie*¹⁴, et des articles sur les rapports entre Rome et la Hongrie¹⁵.

Un thème central pour lui est le personnage de sainte Élisabeth. Il lui consacre de façon directe ou indirecte pas moins de trois ouvrages, sans compter quelques articles ou allusions dans d'autres ouvrages. Il commence par un livre d'édification, *Sainte Élisabeth de Hongrie* (1902), ouvrage couronné par l'Académie française et bien accueilli par la presse de l'époque. C'est un livre peu sérieux sur le plan historique. Son but n'était d'ailleurs pas celui-ci. Il voulait simplement, plus de soixante ans après Montalembert, rappeler au bon souvenir du public français la sainte hongroise, comme le souligne la *Revue des questions historiques* :

Dans ces pages vives, alertes, documentées, M. Horn a fait œuvre d'historien et d'écrivain. (...) Certes, le livre de M. Horn ne fait point oublier le monument élevé par Montalembert à la glorieuse Élisabeth, mais à côté de cet ouvrage, le sien tient son rang et c'est le meilleur éloge qu'on en puisse en faire.¹⁶

Cela est amplement atteint. En 1932, sort la 24^e édition revue. Son livre le plus original est publié à la veille de la guerre, en 1913, sous le titre : *Influence sociale de Sainte Élisabeth de Hongrie*. Il analyse au

¹⁴ HORN Emile, *Saint Étienne, roi apostolique de Hongrie*, Paris : Victor Lecoffre, 1899, VIII-202 p., (Les Saints).

¹⁵ « Le rôle politique de Clément IV », *Séances et travaux de l'Académie des sciences politiques et morales*, Paris, mars-avril 1925, pp. 273-300 ; « La mission diplomatique d'un franciscain », *Études franciscaines*, Paris, juil.-oct. 1925, pp. 405-418.

¹⁶ *Revue des questions historiques*, Paris, 1902, pp. 271-272.

cours des temps l'intérêt qu'on lui porte en Europe, sous toutes les formes. En 1922, il présente devant l'Académie des sciences morales et politiques une communication sur l'origine française de sainte Élisabeth de Hongrie¹⁷, par l'intermédiaire d'Anne d'Antioche, fille du héros de la Deuxième croisade Renaud de Châtillon et épouse de Béla III roi de Hongrie. Ce dernier est le grand père d'Élisabeth. Son but, en rappelant ces faits historiques, est de montrer au public français que cette sainte, par son extraction française, est autant à eux qu'aux Allemands ou aux Hongrois. Ses travaux, pas toujours scientifiques, reprennent le plus souvent les dernières recherches effectuées en Hongrie ou en Allemagne, le plus souvent inédites en France. Il est, après Montalembert, le plus lu des exégètes en français de la sainte.

En 1907, pour le 700^e anniversaire de la naissance d'Élisabeth, de nombreuses festivités ont lieu en Allemagne et en Hongrie. Le duc de La Salle de Rochemaure (vieille famille ducal installée dans le midi de la France depuis le XIII^e siècle) y participe. Il écrit une nouvelle sur Sainte Élisabeth qu'il présente aux Jeux floraux de Cologne. Avant ceux-ci, il gagne un prix à Wartburg et à Pozsony (aujourd'hui Presbourg et Bratislava). Deux ans après, il publie un livre qui relate les cérémonies du VII^e centenaire à Presbourg¹⁸. À travers sainte Élisabeth, il va s'intéresser à la Hongrie. Il séjourne à Pozsony une première fois pour les festivités de sainte Élisabeth. Il revient en Hongrie en 1909, invité par la *Société Saint-Étienne*, pour prononcer une conférence à Budapest. Il y parle d'un de ses compatriotes auvergnats, le pape de l'an mil, Sylvestre II.

Il faut attendre les années quarante pour voir enfin un livre traitant ce sujet d'une façon plus scientifique. Il s'agit de l'ouvrage de l'historienne religieuse Jeanne Ancelet-Hustache, déjà évoqué. Les éditions

¹⁷ « Une descendante de Renaud de Châtillon », tiré à part des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques, Paris : Félix Alcan, 1922, pp. 510-538.

¹⁸ LA SALLE DE ROCHEMAURE Félix de (duc), *Du Danube à la Sprée, profils hongrois, silhouettes germaniques*, Aurillac : Imprimerie moderne, 1909, 687 p. ; voir pp. 73-147 sur Pozsony ; pp. 149-249 sur Budapest, la vie littéraire et intellectuelle ; pp. 251-284 Physionomie générale de la Hongrie.

franciscaines voulaient publier un petit livre sur sainte Élisabeth qui tienne compte des apports les plus récents de la recherche historique. Après un travail approfondi de recherches sur les textes anciens et modernes, Jeanne Ancelet-Hustache n'arrive pas à remettre ce petit livre attendu par l'éditeur mais écrit une somme essentielle qui reprend l'ensemble du dossier. Elle passe au crible de l'examen historique tous les documents attestés de l'époque et étudie soigneusement les écrits ultérieurs. Elle essaie, avec sa foi profonde de chrétienne, mais aussi avec son œil exercé d'historienne, de faire la part du vrai et du légendaire dans les miracles que l'on prête à la sainte. Elle n'a malheureusement pas le souffle de Montalembert. Le romantisme n'était plus de mise. Après les nombreux travaux allemands, ce livre marque une étape importante dans la connaissance de la sainte en France.

Après Jeanne Ancelet-Hustache, de nombreux ouvrages verront encore le jour, sans rien apporter de vraiment nouveau ou essentiel.

RÉFÉRENCES

- BARBEY D'AUREVILLY Jules-Amédée, 1979, *Memorandum, tome premier (1836-1838)*, Genève : Slatkine reprints.
- BÉRONY Charles de, 1813, « Notions préliminaires sur l'origine, la langue et la littérature des Hongrois », *Mercure étranger ou Annales de la littérature étrangère*, Paris, 1813, T. I, pp 3-10, 104-105, 120-121, 174-188, 218-225, 252-253, 355-363, T. II, pp 32-37, 63-67, 380.
- BRIX Michel, 1991, « Nerval et l'École païenne », *Bulletin baudelairien*, Nashville (USA), déc. 1991, T. 26, n° 2.
- HOSTEIN Hippolyte, 1878, *Historiettes et souvenirs d'un homme de théâtre*, Paris : Dentu.
- JOINVILLE Jean sire de, 1868, *Histoire de Saint Louis*, Paris : Société de l'Histoire de France.
- KONT Ignace, 1907, « Montalembert et Eötvös », *Revue bleue*, Paris, V^e série, t. VI, pp. 532-536.
- KONT Ignác, 1913, « La première étude française sur la langue et la littérature hongroises », *Mélanges offerts à Émile Picot*, Paris, T. 1.
- KÖPECZI Béla, 1971, *La France et la Hongrie au début du XVIII^e siècle : étude d'histoire des relations diplomatiques et d'histoire des idées*, Budapest : éd. de l'Académie, 624 p., 41 ill.
- KÖPECZI Béla, 1983, *Hongrois et Français : de Louis XIV à la Révolution française*, Budapest : Corvina.

- LACORDAIRE Henri-Dominique, 2001, *Correspondance, tome 1 : 1816-1839*, répertoire établi par Guy Bedouelle et Christophe-Alois Martin, Fribourg : Éditions Universitaires ; Paris : Éditions du Cerf.
- LECANUET Édouard (de l'Oratoire, Le P.), 1895, *Montalembert, tome I : sa jeunesse (1810-1836)*, Paris : C. Poussiélgue.
- SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, 1828, *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au seizième siècle*, Paris : A. Sautélet.
- SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, 1870, « Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie par M. de Montalembert », in *Portraits contemporains*, Paris : Michel Lévy frères, T. II.

BIBLIOGRAPHIE DES PRINCIPALES ŒUVRES EN FRANÇAIS SUR SAINTE ÉLISABETH

1) Moyen-Âge

- Vie de sainte Elisabeth de Hongrie*, long poème en couplets de près de 1 000 octosyllabes écrit par un poète anonyme picard, éd. Louis Karl, *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1910, T. 34, pp. 708-733.
- Robert de Clambigneul, *Vie de sainte Elisabeth de Hongrie*, in *Œuvres complètes de Rutebeuf*, publiées par Achille Jubinal, 1^{re} édition, Paris, 1839, pp. 360-412.
- Vie de sainte Elisabeth de Hongrie par Nicole Bozon*, éd. avec une introduction Louis Karl, *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1910, T. 34, pp. 295-314.
- Rutebeuf, « La vie de sainte Elysabel, fille du roi de Hongrie », trad. M. Zink, in Rutebeuf, *Œuvres complètes*, éd. Garnier, Paris, 1990, T. 2, pp. 118-225, (Classiques Garnier).
- Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, préface de Jacques Le Goff, édition publiée sous la dir. d'Alain Boureau, avec Monique Goullet et la collaboration de Pascal Collomb, Laurence Moulinier et Stefano Mula, éd. Gallimard, Paris, 2004, 1549 p., (Bibliothèque de la Pléiade). [Sainte Élisabeth, chap. 164, pp. 931-953.]

2) XVII^e-XVIII^e siècles

- Matthieu, Pierre de, *Elizabeth, fille du Roy d'Hongrie. Histoire dédiée à Madame M. Elizabeth première fille de France*, publiée par M. Guillemot et P. Métayer, Paris, 1607, pièces liminaires et 48 ff., titre à encadrement gravé, in-12.

Valognes, Apollinaire de, *La Vie de Sainte Elisabeth fille du Roy de Hongrie, Duchesse de Thuringe et première religieuse du Tiers Ordre de Saint-François*, chez Georges Iosse, Paris, 1645, 2 ff. blancs, titre, 763 pp. + 6 ff. De table + 1 gravure (portrait sur pied de sainte Elisabeth, gravé par François De Poilly), in-4°, rééd. 1660.

Le Père Archange de Saint-Gabriel, *La Vie de Sainte Elisabeth, fille du roi de Hongrie, Duchesse de Turinge, et première religieuse du troisième Ordre de Saint François par le Père Archange, Religieux Pénitent du troisième Ordre de Saint François*, Chez la Ve de J. B. Coignard et J. B. Coignard Imprimeur, Paris, 1692, 548 p., in-8°.

3) XIX^e siècle

Barbier, C.-B. (Madame), *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, éd. Mégarid et Cie, Rouen, 1856, 207 p. et pl., petit in-8°, (Bibliothèque morale de la jeunesse).

Marlet, Adolphe, *Le Chapitre du Château de Gray et le chef de Sainte Élisabeth de Hongrie*, éd. Imprimerie A. Suchaux, Vesoul, 1869, VIII-65 p.

M. D. S., *Histoire de Sainte Élisabeth de Hongrie*, 1^{re} éd. A. Mame et Cie Libraires éditeurs, Tours, 1851, 236 p., in-12°, (Bibliothèque des écoles chrétiennes).

Montalembert, Charles Forbes René (comte de), *Histoire de Sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe (1207-1231)*, éds E.-J. Bailly imprimeur et Debécourt libraire, Paris, 1836, CXXXVI-437 p., 3 planches hors texte gravées par A. Oleszczynski d'après G. Creuzer et Fr. Muller et 1 tableau généalogique, gr. in-8°. De nombreuses rééditions.

4) XX^e-XXI^e siècles

Ancelet-Hustache, Jeanne, *Sainte Élisabeth de Hongrie*, éd. Franciscaines, Paris, 1947, 444 p., 15 ill., étude des sources, index, biblio.

Ancelet-Hustache, Jeanne, *L'or dans la fournaise. Vie de Sainte Élisabeth de Hongrie*, éd. Franciscaines, Paris, 1962, 144 p., 1 carte, ill.

Antoine, Paule, *Sainte Élisabeth de Hongrie une princesse infirmière*, ill. Paulette Genin, Éditions et imprimeries du Sud-est, Lyon, 1958, 80 p. (Nos amis les saints).

Chérancé, Léopold de (Le père OMC), *Sainte Élisabeth de Hongrie*, co-éd. J. Duculot/Les Belles éditions franciscaines, Gembloux (Belgique)/Paris, 1927, 246 p., ill., in-16°, (Il Poverello, 1^{re} série, n° XXXVII).

Clère, H. (Chanoine, chancelier de l'archevêché de Besançon), *Le chef de Sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe à l'archevêché de*

- Besançon, éd. Imprimerie de l'Est, Besançon, 1923, 29 p., pl. en frontispice, 21 h. t., in-8°, notes bibliogr.
- Gréal, Jacqueline, *Élisabeth de Hongrie... et Babette : le festin des pauvres*, éd. Franciscaines, Paris, 2007, 48 p., (Chemins d'Assise).
- Gréal, Jacqueline, *Sainte Élisabeth de Hongrie, documents et sources historiques*, éd. Franciscaines, Paris, 2007, 148 p.
- Hoesl Paula, *La vie d'amour de sainte Élisabeth de Hongrie*, éd. Penser Vrai, Lyon, 1946, 183 p. ill. d'Annie Augé, 8 dessins en noir et blanc hors texte.
- Horn, Emile, *Sainte Élisabeth de Hongrie*, éd. Librairie académique Perrin et Cie, Paris, 1902, VIII-284 p., 1 tableau, ouvrage couronné par l'Académie française, nombreuses rééd. (1932 : 24^e éd. revue).
- Horn, Emile, *Influence sociale de Sainte Élisabeth de Hongrie*, éd. Victor Lecoffre, Paris, 1913, 125 p.
- Lejeune, René, *Sainte Élisabeth de Hongrie (1207-1231). Une grande dame au service des pauvres*, éd. du Parvis, Hauteville (Suisse), 1999, 160 p., (Lumière de notre temps).
- Reynaud Elisabeth, *Élisabeth de Hongrie. Princesse des pauvres*, éd. Presses de la Renaissance, Paris, 2005, 275 p.
- Saubin, Antoine (l'abbé), *Sainte Élisabeth de Hongrie*, co-éd. Œuvre de saint François d'Assise-Librairie Charles Poussièlgue, Paris, 1902, XIII-192+33p., (Bibliothèque franciscaine, 1^{re} série, IX).
- Vauchez, André, « Charité et pauvreté chez sainte Élisabeth de Thuringe », in *Études sur l'histoire de la pauvreté*, publié par M. Mollat, Paris, 1974, T. I, pp. 163-173.
- Vauchez, André, *La Sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen âge d'après les procès de canonisation et les documents hagiographiques...*, éd. revue et mise à jour École française de Rome, Rome, 1988, 1 vol. X-771 p., 48 feuillets de pl. et 2 feuillets de cartes dépliantes, (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome).

RÉSUMÉS

St Elisabeth of Hungary's fortune within French writings from the Middle Age to the present day

As far back as Middle Ages St Elisabeth of Hungary had an important place in French literature. Many "lives" are devoted to her, both by anonymous writers as well as poets like Rutebeuf. From the XV century St

Elizabeth faded away somewhat from the thoughts of writers. However, the hagiographer monks preserved information about her, especially in the XVII century. It was not until the XIX century, with the coming of Lord Montalembert's masterwork in 1836, that a high level of interest was rediscovered. This work met with uncommon success and has been republished ever since. With the story's continuation many writers attempted to illustrate the subject, although without adding worthy data, with the exception of Jeanne Ancelet-Hustache who in 1947 published a worthy and well-documented account, although it didn't quite have the inspiration of Montalembert.

Árpádházi Szent Erzsébet francia művekben a középkortól napjainkig

Árpádházi Szent Erzsébet (Sainte Élisabeth de Hongrie) a középkortól kezdve fontos helyet foglal el a francia irodalomban. Számos élettörténetet (*vies-vita*) szenteltek neki: anonyim szerzők éppen úgy, mint Rutebeuf, a szentesített költő. A XV. századtól többé-kevésbé eltűnik az irodalmárok gondolatközből. Mindezalatt a hagiográfikus szerzetesek őrzik emlékezetét, főleg a XVII. században. A XIX. századig kell várnunk Montalembert gróf (1836) nagyon jelentős művére, mely újból felkelti az érdeklődést iránta. Általános nagy figyelmet nem keltett, mind ezidáig, újra kiadásáig. A továbbiakban több író választja témául, de új említésre méltó elemeket nem hoznak. Kivéve Jeanne Ancelet-Hustache, ki 1947-ben publikál egy nagyon dokumentált rá vonatkozó művet, annak ellenére, hogy nem lelkesedett túlzottan Montalembert-ért.